

dû baser et calculer sûrement le châtement de Jacques, sur les développements logiques et successifs d'une passion brutale, exaspérée jusqu'à la rage. »

Après un long silence Polidori reprit :

« Quand je songe au passé... quand je songe aux projets ambitieux que, d'accord avec Sarah, j'avais autrefois fondés sur la jeunesse du prince!... Que d'événements! par quelles dégradations suis-je tombé dans l'abjection criminelle où je vis? Moi qui avais cru efféminer ce prince et en faire l'instrument docile du pouvoir que j'avais rêvé!... De précepteur je comptais devenir ministre... Et malgré mon savoir, mon esprit, de forfaits en forfaits j'ai atteint les derniers degrés de l'infamie... Me voici enfin le geôlier de mon complice. »

Et Polidori s'abîma dans de sinistres réflexions qui le ramenèrent à la pensée de Rodolphe.

« Je redoute et je hais le prince, reprit-il; mais je suis forcé de m'incliner en tremblant devant cette imagination, devant cette volonté toute-puissante qui s'élançait toujours d'un seul bond en dehors des routes connues... Quel contraste étrange dans cet homme... assez tendrement charitable pour imaginer la banque des *travailleurs sans ouvrage*, assez féroce... pour arracher Jacques à la mort afin de le livrer à toutes les furies vengeresses de la luxure!... Rien d'ailleurs de plus orthodoxe, ajouta Polidori avec une sombre ironie. Parmi les peintures que Michel-Ange a faites des sept péchés capitaux dans son *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, j'ai vu la punition terrifiante dont il frappe la luxure (1); mais les masques hideux, convulsifs de ces damnés de la chair, qui se tordaient sous la morsure aiguë des serpents, étaient moins effrayants que la face de Jacques pendant son accès de tout à l'heure... il m'a fait peur! »

Et Polidori frissonna comme s'il avait encore devant les yeux cette vision formidable.

« Oh! oui! reprit-il avec un abattement rempli de frayeur, le prince est impitoyable... Mieux vaudrait mille fois, pour Ferrand, avoir porté sa tête sur l'échafaud; mieux vaudrait le feu, la roue, le plomb fondu qui brûle et troue les membres, que le supplice que ce misérable endure. A force de le voir souffrir, je finis par m'épouvanter pour mon propre sort... Que va-t-on décider de moi... que me réserve-t-on à moi, le complice de Jacques?... Être

(1) « Emporté par son sujet, l'imagination égarée par huit ans de méditations continues, sur un jour si horrible pour un croyant, Michel-Ange, élevé à la dignité de prédicateur, et ne songeant plus qu'à son salut, a voulu punir de la manière la plus frappante le vice alors le plus à la mode. L'horreur de ce supplice me semble arriver au vrai sublime du genre. » (Stendhal, *Hist. de la peinture en Italie*, 22, p. 354.)

son geôlier ne peut suffire à la vengeance du prince... il ne m'a pas fait grâce de l'échafaud... pour me laisser vivre... Peut-être une prison éternelle m'attend-elle en Allemagne. Mieux encore vaudrait cela que la mort... je ne pouvais que me mettre aveuglément à la discrétion du prince... c'était ma seule chance de salut... Quelquefois, malgré sa promesse, une crainte m'assiège... peut-être me livrera-t-on au bourreau... si Jacques succombe! En dressant l'échafaud pour moi de son vivant, ce serait le dresser aussi pour lui, mon complice... Mais lui mort?... pourtant... je le sais, la parole du prince est sacrée... mais moi qui ai tant de fois violé les lois divines et humaines... pourrai-je invoquer la promesse jurée...? il n'importe!.. de même qu'il était de mon intérêt que Jacques ne s'échappât pas, il serait aussi de mon intérêt de prolonger ses jours... mais à chaque instant les symptômes de sa maladie s'aggravent... il faudrait presque un miracle pour le sauver... que faire?... que faire? »

A ce moment la tempête était dans toute sa fureur; une cheminée presque croulante de vétusté, renversée par la violence du vent, tomba sur le toit et dans la cour avec le fracas retentissant de la foudre.

Jacques Ferrand, brusquement arraché à sa torpeur somnolente, fit un mouvement sur son lit.

Polidori se sentit de plus en plus sous l'obsession de la vague terreur qui le dominait.

« C'est une sottise de croire aux pressentiments, dit-il d'une voix troublée, mais cette nuit me semble devoir être sinistre... »

Un sourd gémissement du notaire attira l'attention de Polidori.

« Il sort de sa torpeur... se dit-il en se rapprochant lentement du lit; peut-être va-t-il tomber dans une nouvelle crise... »

— Polidori... murmura Jacques Ferrand toujours étendu sur son lit et tenant ses yeux fermés; Polidori... quel est ce bruit?...

— Une cheminée qui s'écroule..., répondit Polidori à voix basse, craignant de frapper trop vivement l'ouïe de son complice; un affreux ouragan ébranle la maison jusque dans ses fondements... la nuit est horrible... horrible. »

Le notaire ne l'entendit pas et reprit en tournant à demi la tête :

« Polidori, tu n'es donc pas là ? »

— Si... si... je suis là, dit Polidori d'une voix plus haute; mais je t'ai répondu doucement de peur de te causer, comme tout à l'heure, de nouvelles douleurs en parlant haut.

— Non... maintenant ta voix arrive à mon oreille...

sans me faire éprouver ces atroces douleurs de tantôt... car il me semblait au moindre bruit que la foudre éclatait dans mon crâne... et pourtant au milieu de ce fracas, de ces souffrances sans nom, je distinguais la voix passionnée de Cécily qui m'appelait...

— Toujours... cette femme infernale... Mais chasse donc ces pensées... elles te tueront.

— Ces pensées sont ma vie... comme ma vie, elles résistent à mes tortures.

— Mais, insensé que tu es, ce sont ces pensées seules qui causent tes tortures, te dis-je ! Ta maladie n'est autre chose que ta frénésie sensuelle arrivée à sa dernière exaspération... Encore une fois, chasse de ton cerveau ces images mortellement lascives... ou tu périras...

— Chasser ces images ! s'écria Jacques Ferrand avec exaltation ; oh ! jamais, jamais !... Toute ma crainte est que ma pensée s'épuise à les évoquer... mais, par l'enfer !... elle ne s'épuise pas... Plus cet ardent mirage m'apparaît, plus il ressemble à la réalité... Dès que la douleur me laisse un moment de repos... dès que je puis lier deux idées... Cécily, ce démon que je chéris et que je maudis, surgit à mes yeux...

— Quelle fureur indomptable !... Il m'épouvante...

— Tiens... maintenant..., dit le notaire d'une voix stridente et les yeux obstinément attachés sur un point obscur de son alcôve, je vois déjà... comme une forme indécise et blanche se dessiner... là... là... »

Et il étendait son doigt velu et décharné dans la direction de sa vision.

« Tais-toi... malheureux...

— Ah !... la voilà.

— Jacques... c'est la mort.

— Oh ! je la vois, ajouta Ferrand les dents serrées, sans répondre à Polidori, la voilà ! qu'elle est belle !... qu'elle est belle !... comme ses cheveux noirs flottent en désordre sur ses épaules !... Et ses petites dents qu'on aperçoit entre ses lèvres entr'ouvertes... ses lèvres si rouges et si humides ! Quelles perles !... oh !... ses grands yeux semblent tour à tour étinceler et mourir... Cécily ! ajouta-t-il avec une exaltation inexprimable, Cécily ! je t'adore !...

— Jacques !... écoute !... écoute !...

— Oh !... la damnation éternelle !... et la voir pendant l'éternité !...

— Jacques, s'écria Polidori alarmé, n'excite pas ta vue par ces fantômes.

— Ce n'est pas un fantôme...

— Prends garde... tout à l'heure... tu le sais...

tu te figurais aussi entendre les chants voluptueux de cette femme, et ton ouïe a été tout à coup frappée d'une douleur effroyable... prends garde !

— Laisse-moi... s'écria le notaire avec un courroux impatient, laisse-moi !... A quoi bon l'ouïe, sinon pour l'entendre ?... la vue, sinon pour la voir ?...

— Mais les tortures qui s'ensuivent, misérable fou !...

— Je puis braver des tortures pour un mirage !... j'ai bravé la mort pour une réalité... Que m'importe, d'ailleurs ? cette ardente image est pour moi la réalité... oh ! Cécily ! es-tu belle !... Tu le sais bien, monstre, que tu es envoiement... A quoi bon cette coquetterie infernale qui m'embrase encore ?... Oh ! l'exécrable furie... tu veux donc que je meure... cesse... cesse... ou je t'étrangle... s'écria le notaire en délire.

— Mais tu te tues, misérable, s'écria Polidori en secouant rudement le notaire pour l'arracher à son extase.

Efforts inutiles !... Jacques continua avec une nouvelle exaltation :

« Oh ! reine chérie... démon de voluptés ! jamais je n'ai vu... »

Le notaire n'acheva pas.

Il poussa un brusque cri de douleur en se rejetant en arrière.

« Qu'as-tu ? lui demanda Polidori avec étonnement.

— Éteins cette lumière, son éclat devient trop vif... je ne puis le supporter, il me blesse...

— Comment ? dit Polidori de plus en plus surpris, il n'y a qu'une lampe recouverte de son abat-jour, et sa lueur est très-faible...

— Je te dis que la clarté augmente... ici. Tiens... encore... encore... oh ! c'est trop... cela devient intolérable, ajouta Jacques Ferrand en fermant les yeux avec une expression de souffrance croissante.

— Tu es fou, cette chambre est à peine éclairée, te dis-je, je viens au contraire d'abaisser la lampe, ouvre les yeux... tu verras.

— Ouvrir les yeux !... mais je serais aveuglé par les torrents de clarté flamboyante dont cette pièce est de plus en plus inondée... Ici... là... partout... ce sont des gerbes de feu... des milliers d'étincelles éblouissantes !... s'écria le notaire en se levant sur son séant ; puis, poussant un nouveau cri de douleur atroce, il porta les deux mains sur ses yeux : « Mais je suis aveuglé... cette lumière torride traverse mes paupières fermées... elle me brûle... elle me dévore... Ah ! maintenant mes mains me garantissent

un peu !... Mais éteins cette lampe, elle jette une flamme infernale !...



— Plus de doute..., dit Polidori, sa vue est frappée de l'exorbitante sensibilité dont son ouïe avait été frappée tout à l'heure... puis une crise d'hallu-

ination... Il est perdu... Le saigner de nouveau dans cet état serait mortel... Il est perdu... »

Un nouveau cri aigu, terrible de Jacques Ferrand retentit dans la chambre :

« Bourreau ! éteins donc cette lampe ! son éclat embrasé pénètre à travers mes mains qu'il rend transparentes... Je vois le sang circuler dans le réseau de mes veines... J'ai beau clore mes paupières de toutes mes forces, cette lave ardente s'y infiltre... Oh ! quelle torture !... ce sont des élancements éblouissants comme si on m'enfonçait au fond des orbites un fer aigu chauffé à blanc... Au secours, mon Dieu !... au secours !... » s'écria-t-il en se tordant sur son lit, en proie à d'horribles convulsions de douleur.

Polidori, effrayé de la violence de cet accès, éteignit brusquement la lumière.

Et tous deux se trouvèrent dans une obscurité profonde.

A ce moment on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la rue...

CXXXIX. — LES VISIONS.

LORSQUE les ténèbres eurent envahi la chambre où il se trouvait avec Polidori, les douleurs aiguës de Jacques Ferrand cessèrent peu à peu.

« Pourquoi as-tu autant tardé à éteindre cette lampe ? dit Jacques Ferrand. Était-ce pour me faire endurer les tourments de l'enfer ? Oh ! que j'ai souffert !... mon Dieu, que j'ai souffert !... »

— Maintenant, souffres-tu moins ?

— J'éprouve encore une irritation violente... mais ce n'est rien auprès de ce que je ressentais tout à l'heure...

— Je te l'avais dit, dès que le souvenir de cette femme excitera l'un de tes sens... presque à l'instant ce sens sera frappé par un de ces terribles phénomènes qui déconcertent la science... et que les

croissants pourraient prendre pour une terrible punition de Dieu.

— Ne me parle pas de Dieu... s'écria le monstre en grinçant des dents.

— Je t'en parlais... pour mémoire... mais puisque tu tiens à ta vie, si misérable qu'elle soit... songe bien, je te le répète, que tu seras emporté pendant une de ces crises furieuses, si tu les provoques encore...

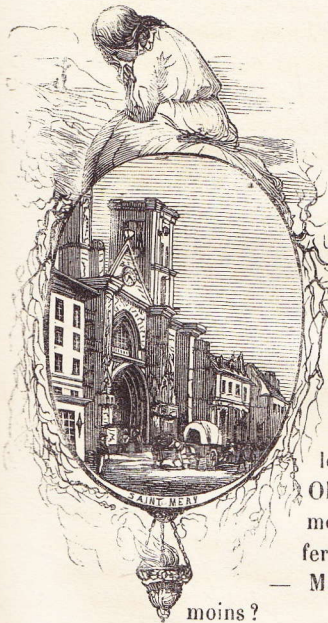
— Je tiens à la vie... parce que le souvenir de Cécily est toute ma vie...

— Mais ce souvenir te tue, t'épuise, te consume !

— Je ne puis ni ne veux m'y soustraire... Je suis incarné à Cécily comme le sang l'est au corps... Cet homme m'a pris toute ma fortune, il n'a pu me ravir l'ardente et impérissable image de cette enchanteresse ; cette image est à moi ; à toute heure elle est là comme mon esclave... elle dit ce que je veux... elle me regarde comme je veux... elle m'adore comme je veux, s'écria le notaire dans un nouvel accès de passion frénétique.

— Jacques... ne t'exalte pas... souviens-toi de la crise de tout à l'heure... »

Le notaire n'entendit pas son complice, qui prévit une nouvelle hallucination.



En effet, Jacques Ferrand reprit en poussant un éclat de rire convulsif et sardonique :

« M'enlever Cécily ! Mais ils ne savent donc pas qu'on arrive à l'impossible en concentrant la puissance de toutes ses facultés sur un objet ? Ainsi, tout à l'heure... je... vais monter dans la chambre de Cécily, où je n'ai pas osé aller depuis son départ... Oh ! voir, toucher les vêtements qui lui ont appartenu... la glace devant laquelle elle s'habillait, ce sera la voir elle-même !... Oui, en attachant énergiquement mes yeux sur cette glace... bientôt j'y verrai apparaître Cécily, ce ne sera pas une illusion, un mirage ; ce sera bien elle, je la trouverai là... comme le statuaire trouve la statue dans le bloc de marbre... Mais par tous les feux de l'enfer, dont je brûle, ce ne sera pas une pâle et froide Galatée... »

— Où vas-tu ?... dit tout d'un coup Polidori en entendant Jacques Ferrand se lever, car l'obscurité la plus profonde régnait toujours dans cette pièce.

— Je vais trouver Cécily...

— Tu n'iras pas... l'aspect de cette chambre te tuerait.

— Cécily m'attend là-haut.

— Tu n'iras pas, je te tiens, je ne te lâche pas, » dit Polidori en saisissant le notaire par le bras.

Jacques Ferrand, arrivé au dernier degré de l'épuisement, ne pouvait lutter contre Polidori qui l'étreignait d'une main vigoureuse.

« Tu veux m'empêcher d'aller trouver Cécily ? »

— Oui... et d'ailleurs... il y a une lampe allumée dans la salle voisine ; tu sais quel effet la lumière a tout à l'heure produit sur ta vue ?

— Cécily est en haut... elle m'attend... je traverserais une fournaise ardente pour aller la rejoindre... Laisse-moi... elle m'a dit que j'étais son vieux tigre... prends garde, mes griffes sont tranchantes.

— Tu ne sortiras pas... je t'attacherai plutôt sur ton lit comme un fou furieux.

— Polidori, écoute, je ne suis pas fou, j'ai toute ma raison, je sais bien que Cécily n'est pas matériellement là-haut... mais, pour moi, les fantômes de mon imagination valent des réalités...

— Silence !... s'écria tout à coup Polidori en prêtant l'oreille, tout à l'heure j'avais cru entendre une voiture s'arrêter à la porte... je ne m'étais pas trompé... j'entends maintenant un bruit de voix... dans la cour...

— Tu veux me distraire de ma pensée... le piège est grossier.

— J'entends parler, te dis-je, et je crois reconnaître...

— Tu veux m'abuser, dit Jacques Ferrand interrompant Polidori, je ne suis pas ta dupe...

— Mais, misérable... écoute donc... écoute, tiens, n'entends-tu pas ?

— Laisse-moi, Cécily est là-haut, elle m'appelle... ne me mets pas en fureur ; à mon tour je te dis : Prends garde... entends-tu ? prends garde...

— Tu ne sortiras pas...

— Prends garde...

— Tu ne sortiras pas d'ici, mon intérêt veut que tu restes...

— Tu m'empêches d'aller retrouver Cécily, mon intérêt veut que tu meures... Tiens donc ! » dit le notaire d'une voix sourde.



Polidori poussa un cri.

« Scélérat ! tu m'as frappé au bras ; mais ta

main était mal affermie ; la blessure est légère, tu ne m'échapperas pas...

— Ta blessure est mortelle... c'est le stylet empoisonné de Cécily qui t'a frappé; je le portais toujours sur moi; attends l'effet du poison... Ah! tu me lâches enfin... tu vas mourir... Il ne fallait pas m'empêcher d'aller là-haut retrouver Cécily... ajouta Jacques Ferrand en cherchant à tâtons dans l'obscurité à ouvrir la porte.

— Oh!... murmura Polidori, mon bras s'engourdit... un froid mortel me saisit... mes genoux tremblent sous moi... mon sang se fige dans mes veines... un vertige me saisit... Au secours!... cria le complice de Jacques Ferrand en rassemblant ses forces dans un dernier cri; au secours!... je meurs!!! »

Et il s'affaissa sur lui-même.

Le fracas d'une porte vitrée, ouverte avec tant de violence que plusieurs carreaux se brisèrent en éclats, la voix retentissante de Rodolphe, et un bruit de pas précipités, semblèrent répondre au cri d'angoisse de Polidori.

Jacques Ferrand, ayant enfin trouvé la serrure dans l'obscurité, ouvrit brusquement la porte de la pièce voisine, et s'y précipita, son dangereux stylet à la main...

Au même instant... menaçant et formidable comme le génie de la vengeance, le prince entra dans cette pièce par le côté opposé.

« Monstre!!! s'écria Rodolphe en s'avançant vers Jacques Ferrand, c'est ma fille que tu as tuée!... tu vas... »

Le prince n'acheva pas, il recula épouvanté...

On eût dit que ses paroles avaient foudroyé Jacques Ferrand...

Jetant son stylet et portant ses deux mains à ses yeux, le misérable tomba la face contre terre en poussant un cri qui n'avait rien d'humain.

Par suite du phénomène dont nous avons parlé et dont une obscurité profonde avait suspendu l'action, lorsque Jacques Ferrand entra dans cette chambre vivement éclairée, il fut frappé d'éblouissements plus vertigineux, plus intolérables que s'il eût été jeté au milieu d'un torrent de lumière aussi incandescente que celle du disque du soleil.

Et ce fut un épouvantable spectacle que l'agonie de cet homme qui se tordait dans d'épouvantables convulsions, éraillant le parquet avec ses ongles, comme s'il eût voulu se creuser un trou pour échapper aux tortures atroces que lui causait cette flamboyante clarté.

Rodolphe, un de ses gens et le portier de la maison qui avait été forcé de conduire le prince jusqu'à la porte de cette pièce, restaient frappés d'horreur.

Malgré sa juste haine, Rodolphe ressentit un mou-

vement de pitié pour les souffrances inouïes de Jacques Ferrand, il ordonna de le porter sur un canapé.

On y parvint non sans peine, car de crainte de se trouver soumis à l'action directe de la lampe, le notaire se débattit violemment; mais lorsqu'il eut la face inondée de lumière, il poussa un nouveau cri...

Un cri qui glaça Rodolphe de terreur.

Après de nouvelles et longues tortures, le phénomène cessa par sa violence même.

Ayant atteint les dernières limites du possible, sans que la mort s'ensuivit, la douleur visuelle cessa... mais, suivant la marche normale de cette maladie, une hallucination délirante vint succéder à cette crise.

Tout à coup Jacques Ferrand se roidit comme un cataleptique; ses paupières, jusqu'alors obstinément fermées, s'ouvrirent brusquement; au lieu de fuir la lumière, ses yeux s'y attachèrent invinciblement; ses prunelles, dans un état de dilatation et de fixité extraordinaire, semblaient phosphorescentes et intérieurement illuminées.

Jacques Ferrand paraissait plongé dans une sorte de contemplation extatique; son corps et ses membres restèrent d'abord dans une immobilité complète, ses traits seuls furent incessamment agités par des tressaillements nerveux.

Son hideux visage ainsi contracté, contourné, n'avait plus rien d'humain; on eût dit que les appétits de la bête, en étouffant l'intelligence de l'homme, imprimaient à la physionomie de ce misérable un caractère absolument bestial.

Arrivé à la période mortelle de son délire, à travers cette suprême hallucination, il se souvenait encore des paroles de Cécily qui l'avait appelé son tigre; peu à peu sa raison s'égara; il s'imagina être un tigre.

Ses paroles entrecoupées, haletantes, peignaient le désordre de son cerveau et l'étrange aberration qui s'en était emparée. Peu à peu ses membres, jusqu'alors roides et immobiles, se détendirent, un brusque mouvement le fit choir du canapé; il voulut se relever et marcher, mais les forces lui manquant, il fut réduit tantôt à ramper comme un reptile, tantôt à se traîner sur ses mains et sur ses genoux... allant, venant, de çà, de là, selon que ses visions le poussaient et le possédaient.

Tapi dans l'un des angles de la chambre, comme dans son repaire, il s'imaginait être un tigre; ses cris rauques, furieux, ses grincements de dents, la torsion convulsive des muscles de son front et de sa face, son regard flamboyant lui donnaient parfois

quelque vague et effrayante ressemblance avec cette bête féroce.

« Tigre... tigre... tigre je suis, disait-il d'une voix saccadée, en se ramassant sur lui-même, oui, tigre... Que de sang!... Dans ma caverne... cadavres... déchirés!... La Goualeuse... le frère de cette



veuve... un petit enfant... le fils de Louise... voilà des cadavres... ma tigresse Cécily prendra sa part... » Puis regardant ses doigts décharnés dont les ongles avaient démesurément poussé pendant sa maladie, il ajouta ces mots entrecoupés : « Oh ! mes ongles tranchants... tranchants et aigus... Un vieux tigre... moi, mais plus souple, plus fort, plus hardi... on n'oserait pas me disputer ma tigresse Cécily... Ah ! elle appelle ! elle appelle ! » dit-il en avançant son monstrueux visage et prêtant l'oreille.

Après un moment de silence il se tapit de nouveau le long du mur en disant :

« Non... j'avais cru l'entendre... elle n'est pas là... mais je la vois... Oh ! toujours, toujours !... Oh ! la voilà... Elle m'appelle, elle rugit, rugit là-bas... me voilà... me voilà... »

Et Jacques Ferrand se traîna vers le milieu de la chambre sur ses genoux et sur ses mains. Quoique ses forces fussent épuisées, de temps à autre il avançait par un soubresaut convulsif, puis il s'arrêtait, semblant écouter attentivement.

« Où est-elle?... où est-elle?... J'approche, elle

s'éloigne... Ah ! là-bas... oh !... elle m'attend... va... va... mords le sable en poussant tes rugissements plaintifs... Ah ! ses grands yeux féroces... ils deviennent languissants, ils implorent... Cécily, ton vieux tigre est à toi, » s'écria-t-il.

Et d'un dernier élan il eut la force de se soulever et de se redresser sur ses genoux.

Mais tout à coup se renversant en arrière avec épouvante, le corps affaissé sur ses talons, les cheveux hérissés, le regard éfaré, la bouche contournée de terreur, les deux mains tendues en avant, il sembla lutter avec rage contre un objet invisible, prononçant des paroles sans suite, et s'écriant d'une voix entrecoupée :

« Quelle morsure... au secours... nœuds glacés... mes bras brisés... je ne peux pas l'ôter... dents aiguës... Non, non, oh ! pas les yeux... au secours... un serpent noir... oh ! sa tête plate... ses prunelles de feu... Il me regarde... c'est le démon... Ah ! il me reconnaît... Jacques Ferrand... à l'église... saint homme... toujours à l'église... va-t'en... au signe de la croix... va-t'en... »

Et le notaire se redressant un peu, s'appuyant d'une main sur le parquet... tâcha de l'autre de se signer...

Son front livide était inondé de sueur froide, ses yeux commençaient à perdre de leur transparence... ils devenaient ternes... glauques...

Tous les symptômes d'une mort prochaine se manifestaient.

Rodolphe et les autres témoins de cette scène restaient immobiles et muets, comme s'ils eussent été sous l'obsession d'un rêve abominable.

« Ah !... reprit Jacques Ferrand toujours à demi étendu sur le parquet et se soutenant d'une main, le démon... disparu... je vais à l'église... je suis un saint homme... je prie... Hein ? on ne le saura pas... tu crois?... non, non, tentateur... bien sûr?... le secret?... Eh bien ! qu'elles viennent... ces femmes... toutes ? oui, toutes... si on ne sait pas ?... »

Et sur la hideuse physionomie de ce martyr damné de la luxure, on put suivre les dernières convulsions de l'agonie sensuelle... les deux pieds dans la tombe que sa passion frénétique avait ouverte ; obsédé par son fougueux délire, il évoquait encore des images d'une volupté mortelle.

— Ah !... reprit-il d'une voix haletante, ces femmes... ces femmes !... Mais le secret ! Je suis un saint homme !... Le secret !... Ah ! les voilà !... trois... Elles sont trois !... Que dit celle-ci ?... Je suis Louise Morel... Ah ! oui... Louise Morel... je sais !... Je ne suis qu'une fille du peuple... Vois, Jac-

ques... quelle forêt de cheveux bruns se déploie sur mes épaules .. Tu trouvais mon visage beau... Tiens . prends... garde-le... Que me donne-t-elle? .. Sa tête... coupée... par le bourreau... Cette tête morte, elle me regarde... Cette tête morte .. elle me parle... Ses lèvres violettes, elles remuent... Viens!... viens! .. viens!... Comme Cécily... non... je ne veux pas.. je ne veux pas... démon... laisse-moi... va-t'en!... va-t'en!... Et cette autre femme!... oh! belle!... belle!... Jacques... je suis la duchesse .. de Lucenen... Vois ma taille de déesse... mon sourire .. mes yeux effrontés... Viens!... viens!... oui .. oui... je viens .. mais attends!.. Et celle-ci... qui retourne son visage... Oh! .. Cécily!... Cécily!... Oui... Jacques .. je suis Cécily... Tu vois les trois Grâces... Louise... la duchesse et moi... choisis... Beauté du peuple... beauté patricienne... beauté sauvage des tropiques... L'enfer avec nous... Viens! .. viens!...

« L'enfer avec vous! .. oui. » s'écria Jacques Ferrand en se soulevant sur ses genoux et en étendant ses bras pour saisir ces fantômes.

Ce dernier élan convulsif fut suivi d'une commotion mortelle.

Il retomba aussitôt en arrière, roide et inanimé; ses yeux semblaient sortir de leur orbite; d'atroces convulsions imprimaient à ses traits des contorsions surnaturelles, pareilles à celles que la pile voltaïque arrache au visage des cadavres; une écume sanglante inondait ses lèvres, sa voix était sifflante, strangulée comme celle d'un hydrophobe, car dans son dernier paroxysme cette maladie épouvantable... épouvantable punition de la luxure, offre les mêmes symptômes que la rage.

La vie du monstre s'éteignit au milieu d'une dernière et horrible vision, car il balbutia ces mots :

« Nuit noire!... noire... spectres... squelettes d'airain rougis au feu... m'enlacent... leurs doigts brûlants... ma chair fume... ma moelle se calcine... spectre acharné... non!... non... Cécily!... le feu... Cécily!... »

Tels furent les derniers mots de Jacques Ferrand...

Rodolphe sortit épouvanté.

CXL. — L'HOSPICE (1).



On se souvient que Fleur-de-Marie, sauvée par la Louve, avait été transportée, non loin de l'île du Ravageur, dans la maison de campagne du docteur Griffon, l'un des médecins de l'hospice civil où nous conduirons le lecteur.

Le savant docteur qui avait obtenu, par de hautes protections, un service dans cet hôpital, regardait ses salles comme une espèce de lieu d'essai où il expérimentait sur les pauvres les traitements qu'il appliquait ensuite à ses riches clients, ne hasardant jamais sur ceux-ci un nouveau moyen curatif avant d'avoir ainsi plusieurs fois tenté et répété l'applica-

tion *in animâ vili*, comme il le disait avec cette sorte de barbarie naïve où peut conduire la passion aveugle de l'art, et surtout l'habitude et la puissance d'exercer sans crainte et sans contrôle, sur une créature de Dieu, toutes les capricieuses tentatives, toutes les savantes fantaisies d'un esprit inventeur.

Ainsi, par exemple, le docteur voulait-il s'assurer de l'effet comparatif d'une médication nouvelle assez hasardée, afin de pouvoir déduire des conséquences favorables à tel ou tel système?

Il prenait un certain nombre de malades...

Traitait ceux-ci selon la nouvelle méthode, Ceux-là par l'ancienne...

Dans quelques circonstances abandonnant les autres aux seules forces de la nature...

Après quoi il comptait les survivants...

(1) Le nom que j'ai l'honneur de porter, et que mon père, mon grand-père, mon grand oncle et mon bisaïeul (l'un des hommes les plus érudits du xviii^e siècle), ont rendu célèbre par de beaux et de grands travaux pratiques et théoriques sur toutes les branches de l'art de guérir, m'interdirait la moindre attaque ou allusion irréléchée à propos des *médecins*, lors même que la gravité du sujet que je traite et la juste et immense célébrité de l'École

médicale française ne s'y opposeraient pas; dans la création du docteur Griffon j'ai seulement voulu personnifier un de ces hommes, respectables d'ailleurs, mais qui peuvent se laisser quelquefois entraîner par l'ardeur de l'art, des *expériences*, à de graves abus de *pouvoir médical*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, oubliant qu'il est quelque chose encore de plus sacré que la science : l'*humanité*.

Ces terribles expériences étaient, à bien dire, un sacrifice humain fait sur l'autel de la science... (1).

Le docteur Griffon n'y songeait même pas.

Aux yeux de *ce prince de la science*, comme on dit de nos jours, les malades de son hôpital n'étaient



que la matière à étude, à expérimentation; et comme, après tout, il résultait parfois de ces essais *in animâ vilî* un fait utile ou une découverte acquise à la science, le docteur se montrait aussi ingénument satisfait et triomphant qu'un général après une victoire assez *coûteuse* en soldats.

L'homœopathie, lors de son apparition, n'avait pas eu d'adversaire plus acharné que le docteur Griffon. Il traitait cette méthode d'absurde, de funeste, d'homicide; aussi, fort de sa conviction, et voulant

(1) Par une rencontre dont nous nous félicitons au nom de la vérité, ces lignes étaient sous presse depuis quelques jours, lorsqu'il a paru dans *le Siècle* (6 août 1843) un article signé de plusieurs *chirurgiens des hôpitaux de Paris*, où nous lisons les lignes suivantes :

« Les intrusions que nous déplorons (il s'agit de médecins ayant obtenu par faveur des *salles* dans les hôpitaux civils) doivent être encore examinées d'un autre point de vue, celui de la moralité. *Un mot malheureux a été prononcé, le mot d'ESSAI.* Des arrêtés portant création de services donnés contre l'esprit et contre la lettre du règlement disposent que cette création a pour objet d'autoriser telle personne à FAIRE L'ESSAI DE SA MÉTHODE DE TRAITEMENT. Un pareil langage étonne à une époque comme la nôtre, où personne n'a le droit de considérer les malades pauvres comme une matière à essai de quelque genre que ce soit; et d'ailleurs ces essais, combien de temps doivent-ils durer? sur combien de malades doivent-ils être tentés? Ne doivent-ils pas être constamment surveillés par une commission permanente tenue d'en faire con-

mettre les homœopathes, comme on dit, *au pied du mur*, il leur offrit, avec une loyauté chevaleresque, de leur abandonner un certain nombre de malades sur lesquels l'homœopathie instrumenterait à son gré. Mais il affirmait d'avance, sûr de ne pas être démenti par l'expérience, que, de vingt malades soumis à ce traitement, cinq au plus survivraient...

Les homœopathes éludèrent la proposition, au grand chagrin du docteur Griffon, qui regretta cette occasion de prouver *par des chiffres* la vanité du traitement homœopathique.

On eût stupéfié le docteur Griffon en lui disant, à propos de cette libre et autocratique disposition de ses *sujets* :

« Un tel état de choses ferait regretter la barbarie de ce temps où les condamnés à mort étaient exposés à subir des opérations chirurgicales récemment découvertes... mais que l'on n'osait encore pratiquer sur le vivant... L'opération réussissait-elle, le condamné était gracié.

« Comparée à ce que vous faites, cette barbarie était de la charité, monsieur.

« Après tout, on donnait ainsi une chance de vie à un misérable que le bourreau attendait, et l'on rendait possible une expérience peut-être utile au salut de tous.

« Mais tenter vos aventureuses médications sur de malheureux artisans dont l'hospice est le seul refuge lorsque la maladie les accable... mais *essayer* un traitement peut-être funeste sur des gens que la misère vous livre confiants et désarmés... à vous leur seul espoir, à vous qui ne répondez de leur vie qu'à Dieu... savez-vous que cela serait pousser l'amour de la science jusqu'à l'inhumanité, monsieur?

« Comment! les classes pauvres peuplent déjà les ateliers, les champs, l'armée; de ce monde elles ne connaissent que misère et privations, et lorsqu'à bout de fatigues et de souffrances elles

naître les résultats? Il y aurait une incurie profonde à laisser non résolues de semblables questions. Puis, une fois lancé dans cette *malheureuse carrière des essais*, qui sait où on s'arrêtera? Toutes les prétendues méthodes nouvelles ne viendront-elles pas demander à leur tour de faire leurs preuves dans un service d'hôpital? et alors homœopathie, hydrosudopathie, magnétisme, machines à rompre les ankyloses, tout cela, soyez-en sûr, réclamera *son droit d'essai.* »

Et plus loin :

« Des frais très-considérables ont été faits avec une utilité très-problématique pour ces services, véritables superfétations dans les hôpitaux qui n'ont pas toujours le nécessaire. Ainsi, tandis que l'administration est *réduite à économiser sur l'eau de Seltz, sur les sirops nécessaires à la tisane des pauvres fiévreux, sur la charpie, etc., etc.*, on a accordé en dépenses extraordinaires, pour frais d'appareil, des sommes trop considérables, en égard au peu d'avantage qu'on en a retiré. »



LES
MYSTÈRES

DE PARIS
PAR EUGÈNE SUE

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

PARIS.
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—
1844

